

«Donner, c'est une responsabilité sociale.»

– Patrick Pichette

Michèle Leroux

«**A**u Québec, il y a eu l'époque où les dons, ça n'allait qu'à l'Église. Puis on a tout arrêté. Après ça, on a tout mis dans les mains du gouvernement, en se disant qu'il allait tout régler. Ce qui fait qu'on n'a pas développé cette espèce de culture où l'individu, le «Je», assume sa responsabilité sociale de donner aux institutions. On parle au *nous* maintenant au lieu du *je*. C'est beaucoup plus simple et ça évite d'avoir à assumer cette obligation sociale.»

L'homme au franc parler s'appelle Patrick Pichette. Il a 40 ans et il est «chef des affaires financières» chez Bell Canada. Les personnes qui ont assisté au lancement de la campagne majeure de développement au sein de la communauté universitaire, le mois dernier, l'ont trouvé fort sympathique. Ceux qui n'y étaient pas ont intérêt à découvrir ce diplômé de l'UQAM et d'Oxford à la philosophie très originale.

«Donner, c'est comme se brosser les dents ou se laver. C'est une responsabilité sociale, et il faut l'assumer», explique l'homme d'affaires



Photo : Nathalie St-Pierre

Patrick Pichette, chef des affaires financières chez Bell Canada et diplômé de l'UQAM et d'Oxford, en Angleterre.

mille modeste, qui revenait aux études après trois ans de travail communautaire, notamment dans le programme Katimavik. «Ces bourses, ce n'est pas

fesseur Rod MacDonald de l'École des sciences de la gestion qui m'a dit un jour *T'es bon, toi. Vas donc remplir les papiers au Service de l'aide financière*, j'ai décroché la bourse Rhodes, qui a tout payé à Oxford pendant trois ans. Ces bourses-là ont transformé ma vie. Elles ont ouvert des portes qui ne se seraient jamais ouvertes pour moi autrement.»

Avec le soutien financier qu'il a reçu, M. Pichette a pu obtenir en quatre ans et demi ses deux diplômes, un baccalauréat en administration des affaires, à l'UQAM, et une maîtrise en philosophie, politique et éco-

nomie de l'Université d'Oxford, en Angleterre. S'il a choisi l'UQAM, c'est pour sa réputation en administration des affaires, pour ses professeurs innovateurs et pour son approche avant-gardiste. «L'UQAM, c'est une université dynamique. Les institutions guindées, ce n'est pas pour moi... Je suis retourné aux études parce qu'un jour, j'ai compris que si je voulais une vie intéressante et avoir de l'impact, il me fallait des diplômes, pour que les gens me croient capable de faire ce que je voulais faire. Je m'ennuie vite quand les choses ne sont pas intéressantes. Et j'aime prendre des risques.»

L'homme qui a reçu aime aujourd'hui donner. «Je trouve ça important d'encourager un étudiant talentueux, de lui enlever ses soucis, pour qu'il se concentre sur ses études, parce que bien étudier, c'est un *job* à temps plein... Depuis que j'ai commencé à travailler, je donne. Je vais toujours le faire, parce que j'ai tellement reçu. Je suis un homme chanceux. Je suis en santé, ma femme est belle, j'ai trois magnifiques enfants, j'aime mon travail, et je suis entouré de monde intelligent, alors il faut être généreux.»

À qui M. Pichette choisit-il de donner? «Je donne d'abord à mon *alma mater*. C'est toujours la première place où il faut donner, quand tu as eu la chance de faire des études universitaires. Pour moi, c'est l'UQAM et Oxford. En plus, à l'UQAM, Bell ajoute sa contribution à la mienne. Ça permet de créer une bourse. Nos critères sont très simples. La bourse va à un étudiant qui a des bonnes notes et qui n'a pas d'argent.»

«À part ces institutions, on a choisi, ma femme et moi, de miser sur l'avenir, sur les jeunes et sur l'éducation. Il y a plein d'autres bonnes causes, mais on choisit toujours celles qui nous tiennent le plus à cœur. Chacun sa soupe, comme on dit », lance le coloré personnage.

«Ingénieurs sans frontières» figure aussi sur la liste des organismes que M. Pichette a choisi d'encourager. «Ce sont trois étudiants de Waterloo qui ont mis sur pied des projets de dé-

veloppement. Pour le Népal, par exemple, où les enfants travaillent dans les champs toute la journée et ne vont à l'école que le soir, ils ont conçu avec une technologie très abordable un système grâce auquel, en pédalant une demi-heure, ils ont de l'électricité pendant deux heures. Les jeunes peuvent apprendre. C'est génial.»

M. Pichette reconnaît qu'il pourrait, s'il le voulait, trouver toutes les raisons de garder son argent pour lui, comme tant de gens font. «Franchement, si je ne donnais pas, j'aurais trop peur de mourir.» L'homme a choisi de verser environ 50 000 \$ en dons par année, et ne cache pas le fait qu'avec l'impact fiscal, cela ne lui en coûte que 20 000 \$. Depuis qu'il a, avec son épouse, fait le calcul de ce dont ils avaient besoin pour vivre et assurer l'éducation de leurs enfants, il donne systématiquement la moitié de ses primes de fin d'année.

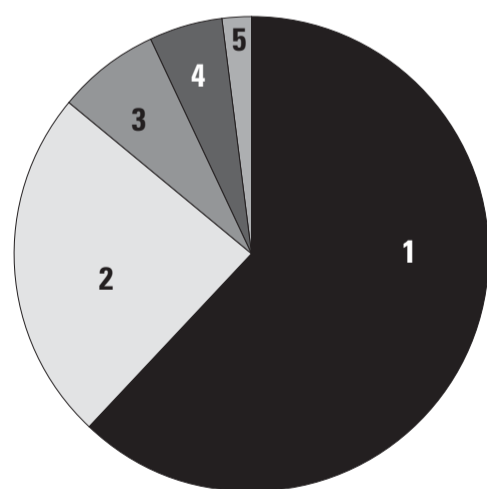
Aux membres de la communauté, à qui il a voulu lancer un message très percutant lors du lancement de la campagne majeure de développement, M. Pichette affirmait ceci : «Donner de l'argent à la Fondation de l'UQAM, c'est comme avoir des enfants. Ce n'est jamais le temps, quand tu y penses de façon rationnelle. Mais il faut être plus grand que ça... Moi j'ai tellement reçu, donc je donne. De toute façon, je ne mourrai pas riche», lance-t-il, tout sourire. L'homme d'affaires compte en effet prendre sa retraite dans cinq ou sept ans, dès que la benjamine sera à l'université. «On vend tout et on part!» Mais où donc? «Travailler dans des organismes de charité, dans le domaine public et dans des organismes sans but lucratif. Apprendre, c'est le *fun*.» ●

«Depuis que j'ai commencé à travailler, je donne. Je vais toujours le faire, parce que j'ai tellement reçu.»

qui n'a pas toujours nagé dans l'aisance financière. Il fut un temps, pas si lointain, où les deux bourses obtenues à l'UQAM ont fait la différence, pour ce jeune homme issu d'une fa-

tant l'argent — même si j'en avais besoin — c'est surtout une tape dans le dos. Un encouragement, une reconnaissance de mes efforts. Grâce à ces bourses et à mon ange gardien, le pro-

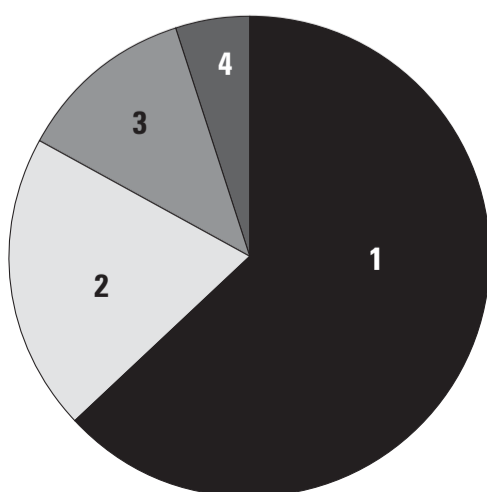
Répartition des argents versés à l'UQAM par ses partenaires en 2002-2003



TOTAL : 2 856 462 \$

- 1 Soutien à la recherche et à la création
- 2 Bourses et soutien aux études à l'étranger
- 3 Accès aux technologies de l'information
- 4 Accès aux ressources documentaires
- 5 Autres projets

Donateurs de la Fondation de l'UQAM en 2002-2003



- 1 Organisations
- 2 Collectivité de l'UQAM
- 3 Diplômés
- 4 Amis de l'UQAM (individus qui ne sont ni membres de la collectivité, ni diplômés)